



VESTIGES URBAINS

UNE BALADE A BARBES

fragments d'histoires et d'objets oubliés au coeur de Paris

Barbès, situé à la croisée des 9^e, 10^e et 18^e arrondissements de Paris, est un quartier à la fois dense et foisonnant, qui répond à sa propre gouvernance urbaine. Marqué par des bâtiments emblématiques comme le Tati historique et le cinéma Louxor, il se distingue par une économie informelle, où les bazars, les étals de rue, et même la contrebande se mêlent à un commerce plus établi. Ce mélange d'activités populaires a forgé l'identité unique de Barbès, à mi-chemin entre tradition et perpétuelle évolution.

Au-delà de son cœur commercial, Barbès bénéficie de l'influence de plusieurs pôles d'attraction qui participent à son dynamisme. Parmi eux, des sites comme la Gare du Nord, le Sacré Coeur, le marché de la Chapelle, ainsi que des lieux culturels comme le Théâtre des Bouffes du Nord et les Halles de l'Olive, contribuent à une fréquentation variée. Ces points de passage, à la fois touristiques, commerciaux et événementiels, attirent une grande diversité de visiteurs, et viennent enrichir la mixité sociale et culturelle du quartier.



Le projet que nous avons entrepris repose sur une démarche simple en apparence, mais riche en enseignements : une exploration attentive du quartier de Barbès-Rochechouart à travers l'observation des déchets que l'on y trouve.

Cet exercice de rudologie - l'étude des déchets et des objets abandonnés - s'est structuré sous la forme d'une balade dans les axes principaux du quartier. En parcourant les rues, notre objectif était de relever et documenter les différentes familles de déchets présents sur le sol, ces traces éphémères qui révèlent une part des usages quotidiens de l'espace urbain.

Les objets abandonnés dans un lieu public ne sont jamais anodins. Chacun d'eux, qu'il s'agisse d'un emballage alimentaire, d'un paquet de cigarette, ou une affiche de film, raconte une histoire : l'histoire de son usage, de la personne qui l'a jeté, mais aussi, à une échelle plus large, l'histoire du quartier lui-même.

À travers l'observation minutieuse de ces traces, nous avons tenté de reconstituer une cartographie socio-historique de l'invisible, en suivant une démarche rigoureuse en plusieurs étapes :

Observation et analyse de l'objet. Chaque déchet est recueilli, puis examiné dans ses moindres détails. Nous avons pris en compte son état, sa matière, son origine potentielle et les indices sur son parcours, de sa production à son abandon dans l'espace public.

Description du cadre de l'objet. Une fois l'objet étudié, il était essentiel de situer son emplacement dans le contexte urbain. Nous avons décrit avec précision le lieu où l'objet a été trouvé : une rue passante, une place, à proximité d'un commerce ou d'une station de métro. Cela nous a permis d'identifier les éléments influents sur l'objet, tels que les flux de personnes, les activités locales, ou encore la dynamique des commerces qui entourent ces espaces.

Analyse historique et sociale du cadre architectural. Enfin, pour chaque zone étudiée, nous avons mené une réflexion sur l'histoire et la structure sociale des principaux bâtiments et espaces architecturaux du quartier. L'objectif était de relier les objets trouvés à leur environnement plus large. Qu'il s'agisse d'une brasserie, d'un cinéma, d'une gare, ces lieux sont autant de témoins des évolutions historiques, économiques et sociales.





En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vue d'une société...

Trouvez des objets qui traînent sur la voie publique, recueillez-les sur une surface neutre. Comptez minutieusement les éléments trouvés et accompagnez le contenu d'un court descriptif (hypothèse d'appartenance à des personnes différentes, anecdotes ou détails remarquables particulières, interrogations).

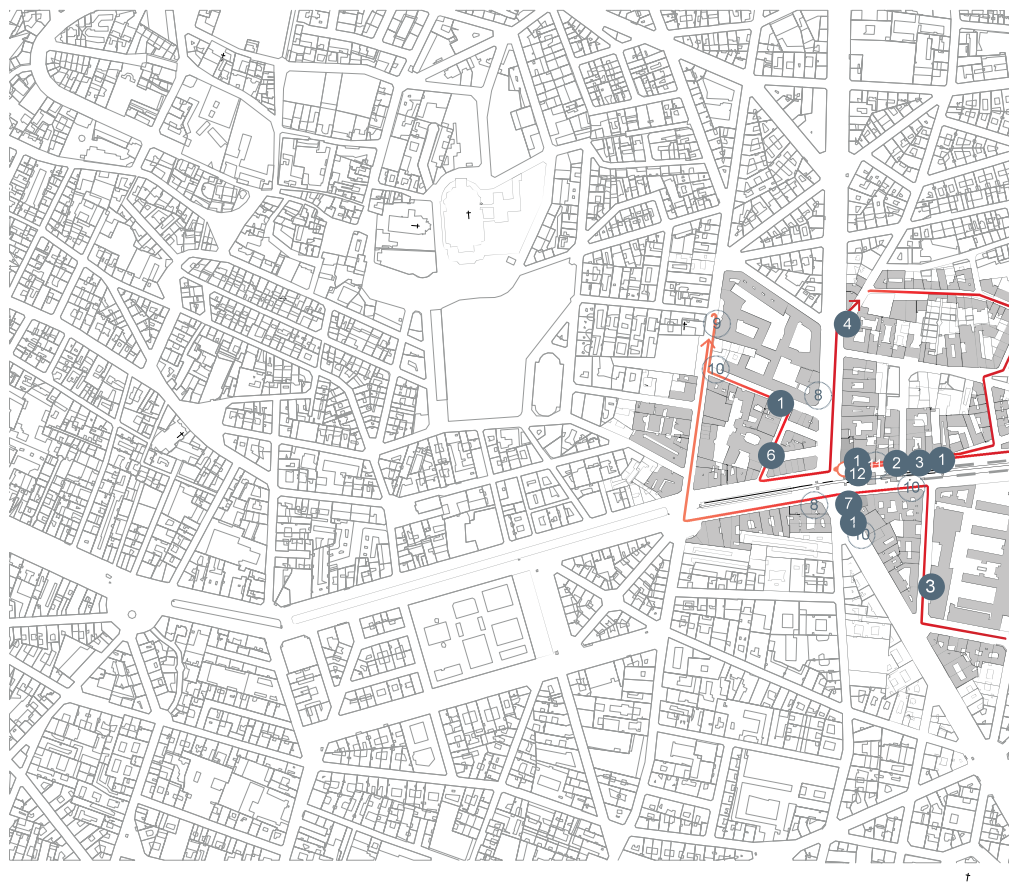


Comme le proposaient déjà les instructions d'enquêtes ethnographiques en 1931. Une boîte de conserve par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare. Il ne faut donc pas craindre de recueillir les choses les plus humbles et les plus méprisées.



Strictement focalisée sur le réceptacles à déchets, cette étude s'inspire des divers courants de recherche intéressés par le contenu de nos dépôts. Le thème de rebut est en effet un classique de l'anthropologie.





- 1 CIGARETTES DE CONTREBANDE
- 2 DISQUE DE RAI
- 3 EMBALLAGES DE MEDICAMENT
- 4 SACS A MOTIF DE TYPE «TATI»
- 5 CARTE SIM
- 6 FLEURS EN PLASTIQUE POUR MARIAGE
- 7 AFFICHES DE FILM
- 8 REÇUS BANQUAIRES
- 9 CHEVILLE D'ISOLATION A FRAPPER AVEC CLOU EN PLASTIQUE
- 10 EPI DE MAÏS ET ARACHIDE
- 11 ECOUTEURS PREMIER PRIX
- 12 GOBELET EN CARTON
- ITINERAIRE EMPRUNTE



« Idéalement situé dans le 18ème arrondissement de Paris, la Brasserie Barbès vous accueille avec ses 4 étages ; restaurant, bar, terrasse, patio, dancing, rooftop. Que vous veniez pour un petit-déjeuner, un déjeuner entre amis, ou un dîner gourmand, vous vivrez ici une véritable immersion dans la culture parisienne. »

« Située au 2 boulevard Barbès, à deux pas du célèbre quartier de Montmartre, la Brasserie Barbès vous accueille dans un cadre unique et chaleureux, idéal pour découvrir l'atmosphère de Paris. »

Brasserie Barbès extrait du site internet

BRASSERIE

Gobelet recyclable de 0.15L, de café, trouvé à proximité de la Brasserie BARBES





«Et tu vois, y a différentes ambiances, y a l'ambiance là, et l'ambiance de l'étage. Quand t'es à l'étage, t'oublies un peu que t'es à Barbès, t'es mieux accueilli.

Je vais pas te dire que ça s'est dégradé ou quoi, mais ça a véritablement changé. Pour moi, l'ouverture de cette brasserie, ça a fait du bien au quartier. Les gens qui se sentaient pas vraiment à l'aise dans cette zone, bah maintenant, c'est un peu leur point de repère.»

Djema, 22 ans, serveur de la Brasserie BARBES



«Aujourd'hui, j'ai parlé avec un ancien, lui venait en... 'fin, en 46 il était déjà là. Il y avait un autre café, y a au moins 40 ans. Et ça marchait de fou, ça marchait de fou. Y avait pas autant de vendeurs de clopes, de problèmes ici, tu vois, c'était pas une zone à problème.

Djema, 22 ans, serveur de la Brasserie

C'est après les travaux haussmannien que le boulevard Barbès est créé et que le quartier devient rapidement un pôle de vie sociale et commerciale. Les cafés se multiplient et la vie ouvrière est ponctuée par les grands magasins et les cafés. L'Assommoir d'Émile Zola dépeint la vie d'un ouvrier parisien du quartier. A la fin du XIX, Le Café Charles était un lieu de regroupement politique témoin des querelles entre royaliste et bonapartiste. Ce lieu habitait les discussions de la Ligue d'Affranchissement des femmes » ou encore des ouvriers des ateliers mécaniques de la Chapelle.

Début de XXe, apéro-réunion contre l'augmentation du prix du tabac, concert ou encore bal s'y enchaîne. Dans les années 1930, le café Rousseau prend la relève de la brasserie le Charles. Le nouveau café connaît un succès notamment grâce à la création des jetons de « monnaie de nécessité » (monnaie alternative créée en temps de guerres ou de crises économiques) au nom de l'enseigne pour créer un système de « points » pour fidélisation de la clientèle. Ce café sera par la suite remplacé par le Vano et aujourd'hui par la Brasserie Barbès.



Brasserie Dupont Barbes en 1937



Brasserie Dupont Barbes en 1942



Affiche de 1933



Menu du 14 octobre 1950



Intérieur du Dupont Barbes en 1932



Brasserie Dupont en 1955



Incendie de la brasserie Le Vanot en 2011



Incendie de la brasserie Le Vanot en 2011



Brasserie Barbes en 2024

« L'enseigne portait, en longues lettres bleues, le seul mot : Distillation, d'un bout à l'autre. [...] Le comptoir énorme, avec ses files de verres, sa fontaine et ses mesures d'étain, s'allongeait à gauche en entrant ; et la vaste salle, tout autour, était ornée de gros tonneaux peints en jaune clair, miroitants de vernis, dont les cercles et les cannelles de cuivre luisaient. Plus haut, sur des étagères, de bouteilles de liqueur, des bocaux de fruits, toutes sortes de fioles en bon ordre, cachaient les murs, reflétaient dans la glace, derrière le comptoir, leurs taches vives, vert pomme, or pâle, laque tendre. Mais la curiosité de la maison était, au fond, de l'autre côté d'une barrière de chêne, dans une cour vitrée, l'appareil à distiller que les consommateurs voyaient fonctionner, des alambics aux longs cols, des serpentins descendant sous terre, une cuisine du diable devant laquelle venaient rêver les ouvriers soûlards »

L'Assommoir, Paris, Fasquelle, 1906, p. 36. Pour une étude de la cartographie du quartier dans le roman de Zola, voir, dans La Goutte d'or, faubourg de Paris, éditions AAM/Hazan, 1988, l'article de Philippe Hamon, « Les lieux de l'Assommoir », p. 64-75, et le chapitre « La Goutte d'or décrite par Émile Zola », p. 77-97.

La Brasserie Dupond, pionnière de la brasserie moderne, allie chic et accessibilité en fidélisant ses clients avec des croissants offerts. Les achats sont fait en gros pour maintenir des prix bas. La Brasserie développe aussi la publicité autour de son entreprise et devient une vitrine du quartier (film y a même était tournée). Jules Ouaki en 1948 rachète la brasserie et s'inspire de ces principes économiques : d'accessibilité et de proximité. Tati propose des marchandises à bas prix exposées directement sur rue, prolongeant l'héritage d'un quartier de consommation et de plaisirs pour tous.

Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès : voir Cinéma (page 34 à 39), Grand magasin (page 40 à 45)



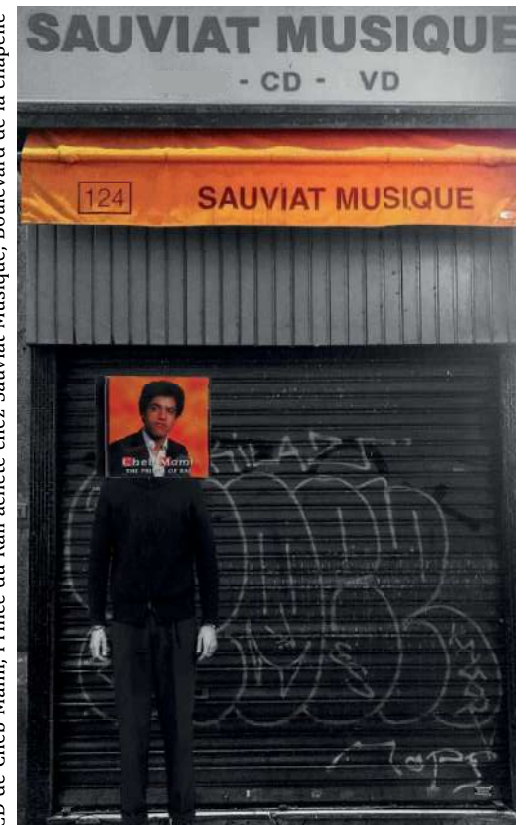
124 boulevard de la chapelle, une enseigne vieillissante marquée "SAUVIAT MUSIQUE", lorsqu'elle est ouverte, la vitrine débordait d'objets, de CD, de parfums, de péplums et de westerns. La boutique est étroite, encadrée par le Foot Locker et le restaurant El Manel, ce disquaire semble n'avoir pas changé depuis maintenant quelques décennies. Sur la façade, on aperçoit trois emplacements : un vide et deux autres comblés par " - CD " et " - VD ", autrefois l'enseigne annonçait la vente de "JEUX - CD - DVD" mais le temps a fait le tri dans ces lettres. On aperçoit, à l'intérieur, un étroit couloir dont les murs sont recouverts de CD, les rayons sont pleins et le comptoir lui aussi présente quelques produits par des vitrines.

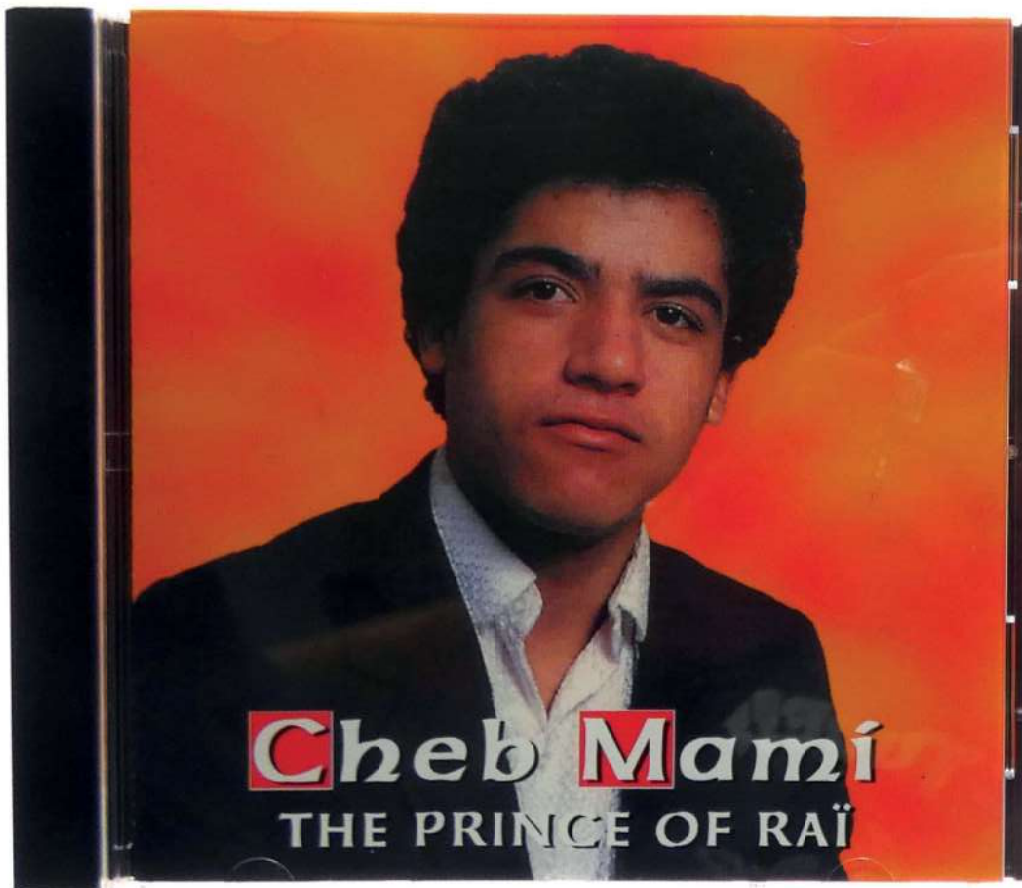
«Dès que j'avais le mal du pays, dès que je sentais qu'il manquait un truc, j'allais automatiquement à Barbès. Y avait du raï partout et des fois tu croisais même les chanteurs. En fait, quand tu savais pas où aller, quand t'arrives à Paris, tu faisais Orly Barbès direct.»

Sofiane Saidi, chanteur

RAÏ

CD de Cheb Mami, Prince du Raï acheté chez Sauviat Musique, Boulevard de la chapelle





«Les gens préoyaient une semaine à l'avance de venir acheter des cassettes à Barbes, c'était un peu l'évènement, on va quitter Mantes-La-Jolie et venir à Barbes en famille, et on nous disait de rester dans la boutique parce qu'on avait peur de nous perdre (les enfants) tellement il y avait de monde.»

Raoul Belaïche Journaliste, rédacteur en chef de Je chante



“Ça s’est toujours appelé chez Sauviat parce que madame Sauviat tenait la boutique avec son mari depuis 1908.»

«Sauviat c’est un peu le premier magasin qui a évolué avec le public qui habitait dans les environs.»

Kamel Hamadi Auteur-compositeur

En 1908, Léa Sauviat ouvre son premier magasin de musique dans le 13ème arrondissement de Paris. A l'origine, comme chez tous les autres disquaires, la boutique proposait des partitions de musique classique et de la variété française mais en 1947, lorsqu'elle s'installe sur le Boulevard de la Chapelle, sa marchandise évolue rapidement. Dans l'après-guerre, le quartier de Barbes change pour devenir le quartier des travailleurs magrébins appelés par la France pour reconstruire le pays, c'est là que madame Sauviat va s'intéresser aux musiques orientales. Dans les années 1960, la fondatrice prend sa retraite et laisse sa boutique à sa petite fille mariée avec l'aîné des frères Picy qui perpétue depuis la tradition en gardant bien sûr le nom de madame Sauviat. Au fil des années, la boutique prend concrètement place sur la scène musicale magrébine, avec l'aide des nombreuses radios et des producteurs de musique du quartier, Sauviat musique a permis le lancement de quelques carrières, comme celle de Slimane Azem ou encore Chériff Kheddami.

«Elle était très brave et puis elle aimait l'art, c'est elle qui faisait venir toutes les chansons orientales, elle ne comprenait pas les paroles alors tous les samedis, elle avait quelqu'un qui venait l'aider, quelqu'un qui connaissait les chansons Kabyles et de Tunisie.»

Kamel Hamadi Auteur-compositeur





Devanture du Sauviat Musique, 2022, © Raoul Belaïche



124, Boulevard de la Chapelle, 2024



Le cabaret Tam Tam de Mohamed Ftouki, 1949



Intérieur du Sauviat Musique, 2022, © Raoul Belaïche



35 rue Stephenson, l'ancienne adresse de la radio locale, Radio Soleil, 2024. © Nadia Bouchenni

«La spécificité de Barbès, c'est d'être le quartier qui contient le plus de disquaire et de musiciens. C'est l'espace de rencontre. C'est quand même l'endroit où il y a eu parmi les premiers enregistrements de musique algérienne et de raï. C'est évidemment pour moi l'arrivée et l'enregistrement de Ouya Elaalamine Belkacem qui va révolutionner le raï et qui enregistre à l'époque sur un label qui est basé à Barbès.»

Hajer Ben Boubaker, historienne

De nos jours, les derniers disquaires de musique orientale de Barbès n'ont pas la force de se battre pour défendre leur profession ni la musique qu'ils peinent de plus en plus à vendre. Les maillots de foot, le petit présentoir d'huiles essentielles et les boîtes d'encens qui côtoient les disques dans les vitrines disent mieux que des mots l'avenir de ces boutiques. Face à cette extinction du raï, certains se mobilise, c'est le cas de Nidam Abdi (ancien critique musical à Libération) et Michel Levy (producteur et manager de Cheb Mami). Aujourd'hui, ils sont les deux acteurs de la pétition "Touche pas à mon Barbès". Ces derniers avaient rêvé Barbès comme le Chicago de la musique orientale, mais nous assistons aujourd'hui à la disparition du "Barbès populaire et de la musique qui y est née et y a prospéré depuis le début de l'immigration maghrébine en France.» (Nidam Abdi). Né en Algérie, le raï a trouvé un terreau fertile dans ce quartier populaire, où des lieux comme la Maison Sauviat sont devenus des symboles de la diffusion de cette musique. Le raï, porteur des voix de l'exil, de l'intégration et des rêves, a été à la fois une forme de résistance et de fête. Aujourd'hui, bien que le genre ait évolué, il reste une partie indissociable de l'âme de Barbès.

«il ne faudrait pas grand-chose pour faire revivre à Barbès la chanson maghrébine d'hier et d'aujourd'hui. Le raï surtout lui semble capable de porter la renaissance de la musique maghrébine et du Barbès de la chanson.»

Michel Levy, producteur et manager

Sujet transversal :

Culture : voir Cinéma (page 34-39)

Immigration : voir Cigarette (page 22-27)



À proximité immédiate de la Gare du Nord, non loin du boulevard de la Chapelle, une zone de dépotoir sauvage s'est installée. Ce lieu est composé de bacs de fleurs abandonnés, où les passants déposent des objets variés, créant une accumulation non organisée de déchets de la vie quotidienne. On y retrouve pêle-mêle des emballages alimentaires, des montres bon marché en plastique brisé, des médicaments laissés à l'abandon, et en grande quantité, des paquets de cigarettes. Les paquets sont pour tous usés, de marques différentes, portant des avertissements sanitaires en plusieurs langues. Contrebande ou non, ces produits témoignent d'un flux de population et de culture hétérogène.

«il y a beaucoup de gens qui viennent acheter là au lieu qu'au tabac, malheureusement, il y a plein de gens qui font ça. 10€,11€ par mois, ça fait plus de 300€. Après ce n'est pas la même qualité qu'au tabac»

Omar, cariste et vendeur à la sauvette

CIGARETTES

Paquet de cigarettes turques trouvées dans la rue dans l'ensemble du quartier Barbes





Ce paysage de désordre et de traces éphémères reflète le mouvement incessant des voyageurs de la Gare du Nord, un lieu où se croisent, tout comme ces objets témoins, des histoires et des vies venues des quatre coins du monde.

« À chaque coin de rue, autour du métro Barbès, des hommes vendent des paquets de cigarettes à la sauvette. Parfois, les policiers passent et tout le monde se disperse, mais quelques minutes plus tard, le marché reprend, comme si de rien n'était. »

Sophie, une habitante du quartier de



« À la gare du Nord, c'était un ruissellement humain, une fourmilière où se pressaient toutes les classes, toutes les misères, toutes les joies. »

Émile Zola La bête Humaine, 1980

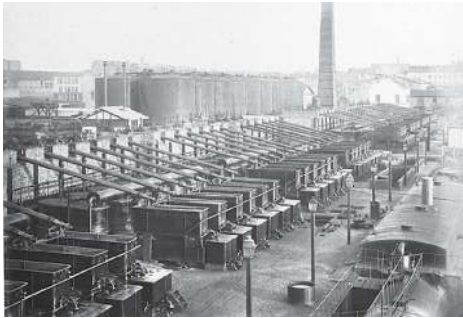
La Gare du Nord, inaugurée en 1864, est bien plus qu'un simple point de passage pour les voyageurs. Située dans le 10ème arrondissement de Paris, elle est l'une des plus grandes gares d'Europe, avec ses 700 000 passagers quotidiens et ses multiples connexions vers la banlieue parisienne, les grandes villes françaises, mais aussi les principales capitales européennes comme Bruxelles, Londres et Amsterdam. Cependant, au-delà de son importance logistique, la Gare du Nord incarne une histoire profondément liée à la migration, à l'évolution urbaine et aux dynamiques sociales de la capitale.

Dès la fin du 19ème siècle, avec l'industrialisation croissante, la gare devient un point névralgique pour l'arrivée de travailleurs de province, mais aussi d'immigrants. Durant les Trente Glorieuses, après la Seconde Guerre mondiale, la Gare du Nord joue un rôle crucial dans l'accueil des travailleurs maghrébins et subsahariens venus contribuer à la reconstruction du pays. Comme le quartier voisin de Barbès, le secteur devient alors un espace de rencontre entre différentes cultures, rythmé par le va-et-vient constant des voyageurs et des communautés venues de loin.

Les transformations du quartier, notamment celles imposées par Antoine Pauwels dans les années 1860, ont également joué un rôle clé dans le développement de la zone. En tant qu'industriel pionnier, Pauwels a contribué à l'installation d'usines à vapeur dans le quartier de la Goutte d'Or, à quelques encablures de la gare. Ces machines à vapeur, utilisées dans la production de textiles et d'autres industries, ont été un moteur pour l'emploi local, attirant une main-d'œuvre nombreuse.

« Les paquets passent de main en main, achetés quelques centimes dans des pays voisins, et revendus ici à quelques euros de plus. Gare du Nord, Barbès, Château Rouge... ces lieux sont devenus des plaques tournantes pour ce commerce illicite qui, malgré les efforts de la police, continue de prospérer. »

Documentaire Arte, 2019



L'usine des goudrons de La Villette en 1880



Gare du Nord : la nouvel autorail



Gare du Nord : réfugiés belges



Gare du Nord : réfugiés attendant la voiture qui doit les conduire au cirque de Paris



Intervention policière et contrôle d'identité, 2024



Intervention policière et contrôle d'identité, 2024

Cette dynamique industrielle a accentué l'effervescence du quartier et renforcé son caractère cosmopolite, avec l'arrivée de travailleurs de diverses régions et pays. Pauwels, visionnaire en son temps, voyait dans ces installations un moyen de transformer ce coin de Paris en un hub industriel moderne, ce qui a profondément marqué l'urbanisation de la Goutte d'Or et des environs de la Gare du Nord.

La Gare du Nord, par sa fonction de carrefour international, est aussi un lieu de passage pour les exilés, les réfugiés et les sans-abri qui trouvent, parfois temporairement, refuge dans ses halls ou sous ses arcades. Lieu de rencontre et d'échange, elle est aussi marquée par les défis que pose l'exclusion sociale dans les grandes métropoles. Le contraste entre la rapidité des flux de voyageurs et les réalités plus statiques des personnes en situation de précarité fait de la Gare du Nord un espace de fortes tensions, mais aussi de solidarité. Les quartiers voisins, comme la Goutte d'Or, ayant également accueilli une importante population ouvrière au fil des décennies, conservent cette empreinte d'une industrialisation qui a forgé leur identité, mais aussi celle des communautés qui y résident.

Au-delà de son aspect purement fonctionnel, la Gare du Nord est donc un microcosme qui reflète l'histoire migratoire et sociale de Paris. Les architectures imposantes de la gare, avec ses statues représentant les grandes villes européennes, symbolisent cet ancrage international. Toutefois, c'est la vie qui se joue dans ses recoins, sur ses quais, dans ses halls et ses alentours qui donne toute son âme à cet espace. Elle demeure un témoin actif de l'évolution des flux humains à travers l'histoire, une porte ouverte sur Paris, mais aussi sur le monde.

« Les quartiers populaires de Paris, notamment autour des stations de métro Barbès et Gare du Nord, sont des lieux clés pour la vente de cigarettes de contrebande. Ce commerce illégal prospère en raison du fort passage de voyageurs et de l'absence de contrôles réguliers. »

Extrait d'un rapport du Sénat sur la contre-bande de cigarettes, 2019

Sujet transversal :

Addiction : voir Hôpital (page 28-33)

Immigration : voir Raï (page 16-21)



Lors de notre enquête nous avons trouvé dans la rue de nombreux résidus de médicament ou d'emballage de soin. Certains se présentent sous forme de plaquettes et d'autres sont dans des flacons en plastique. Nous avons trouvé des résidus d'emballage (plastique, carton, aluminium) de Lyrica, de Rivotril, d'Azithromycine, de chlorhydrate de méthadone ou encore un « kit expert' 2ml » (outil préventif contre le VIH et l'hépatite B et C).

Le quartier habite une dizaine de pharmacies et l'hôpital de Lariboisière. Cet hôpital a vu naître et grandir le quartier.

«La salle de shoot a changé ma vie. Je venais déjà dans le quartier avant, pour acheter, mais je devais consommer dans les toilettes publiques ou les parkings. Je ne peux pas me piquer chez moi, »

Charlie, 25 ans, étudiante

HÔPITAL

Plaquette de médicament vide trouvée dans la rue, à proximité de l'hôpital Lariboisière





« Au pied des marches qui mènent au métro Barbès, un homme jette des coups d'oeil furtifs aux passants derrière ses lunettes de soleil aux verres fumés. Autour de lui, on entend les voix monocordes des vendeurs de cigarette à la sauvette alpagner d'éventuels clients. Mais lui semble proposer autre chose. Entre ses doigts, il triture une petite plaquette d'aluminium qui contient des gélules enveloppées de plastique. Un jeune s'approche de lui et lui glisse un billet. En échange, il repart avec quelques pilules avant de s'évaporer sur le boulevard. »

Extrait d'article, Le Parisien



L'hôpital est imaginé pour répondre à la pensée hygiéniste : ventilation, organisation pavillonnaire et création d'espace vert. La séparation des espaces (chirurgie, maladie infectieuse, maternité...) permet de diminuer le contact des patient entre les différents services afin de limiter les transmissions. Chaque pavillon contient une cours intérieure et favorise la ventilation des salles de soin. Ainsi Lariboisière devient un exemple d'architecture hospitalière en Europe.

« La création d'un grand hôpital sur la rive droite de la Seine s'imposait depuis le début du XIXème siècle et la survenue d'une épidémie de choléra qui fit des milliers de morts en 1832 accéléra le processus. [...] Les murs commençaient à monter lorsqu'éclata la révolution de 1848. La révolution se termina de façon sanglante dans le chantier de construction dont le redémarrage prit un peu de temps. Les dénominations successives de l'hôpital rendent bien compte des vicissitudes du temps puisqu'on l'appela successivement Hôpital du Nord, Louis-Philippe, de la République, enfin de Lariboisière. En effet, la Comtesse de Lariboisière née Elisa Roy légua sa grande fortune à la ville de Paris pour » construire un hospice pour les pauvres malades et qui porterait son nom « . La succession fut rapidement réglée et l'AP disposa de 2 600 000 francs-or : dès lors les travaux allèrent bon train. L'inauguration de l'hôpital eut lieu le 13 mars 1854.»

Kamel Hamadi Auteur-compositeur



L'Hôpital Lariboisière en 1928



Projet le Nouveau Lariboisière prévu pour 2027



Cour de l'hôpital Lariboisière, début XX^e siècle



Cour de l'hôpital Lariboisière en 2024



Bâtiments de la nouvelle maternité en 1828



Salle de radiographie en 1917

« Les bâtiments, 50 ans après leur inauguration? avaient besoin d'un sérieux ravalement : les pierres tombaient des murs rongés par les fumées acides des locomotives proches, la pluie s'infiltrait sous les toits, les plâtres s'effritaient et dégringolaient par plaques sur la tête des visiteurs dans les galeries, les rats rongeaient consciencieusement les planchers....

L'environnement avait changé. Le quartier s'était construit et la population laborieuse avait recours à l'hôpital pour tous ses ennuis de santé : on dénombrait 15 000 hospitalisations par an, 1 500 accouchements et 50 000 consultations. Les spécialités médicales voyaient le jour les unes après les autres. Il était impérieux de rénover et de créer pour s'adapter à ces nouvelles données. »

Extrait du site de LAPHP sur Lariboisière

Aujourd'hui Lariboisière fait l'objet d'un nouveau projet pour agrandir ses locaux et son activité. Les anciens bâtiment seront conservés mais seront plutôt dédiés aux activités ambulatoire et à l'activité tertiaire. Les nouveaux bâtiments pourront accueillir le reste des activités et faire de la place pour un service de psychiatrie, de médecine physique, d'addictologie et

« Tout les gens qui ont grandi à la Goutte d'or, on est tous nait à Lariboisière, celui qui est pas nait la bas, y'a un problème quelque part ».

Extrait interview FootBall Nation Barbès (la CAN)

Sujet transversal :

Addiction : voir Cigarette (page 24-27)



Une façade néo-égyptienne aux motifs luxuriants, marquée par des hiéroglyphes stylisés et des fresques polychromes, attire le regard des passants. En surplomb, une mosaïque éclatante proclame en lettres dorées : «LE LOUXOR». Les colonnes cannelées qui encadrent l'entrée évoquent des temples antiques, tandis que les grandes fenêtres à arcs brisés semblent figées dans une époque lointaine, témoins d'un âge d'or cinématographique. Sous l'avent moderne et lumineux, une file discrète de spectateurs s'étire, attirée par les affiches aux teintes vives. À l'intérieur, le hall s'ouvre sur un espace cossu où les motifs égyptisants se poursuivent jusque dans les moindres détails, des carreaux de céramique au plafond étoilé. L'atmosphère oscille entre une élégance surannée et un confort contemporain.

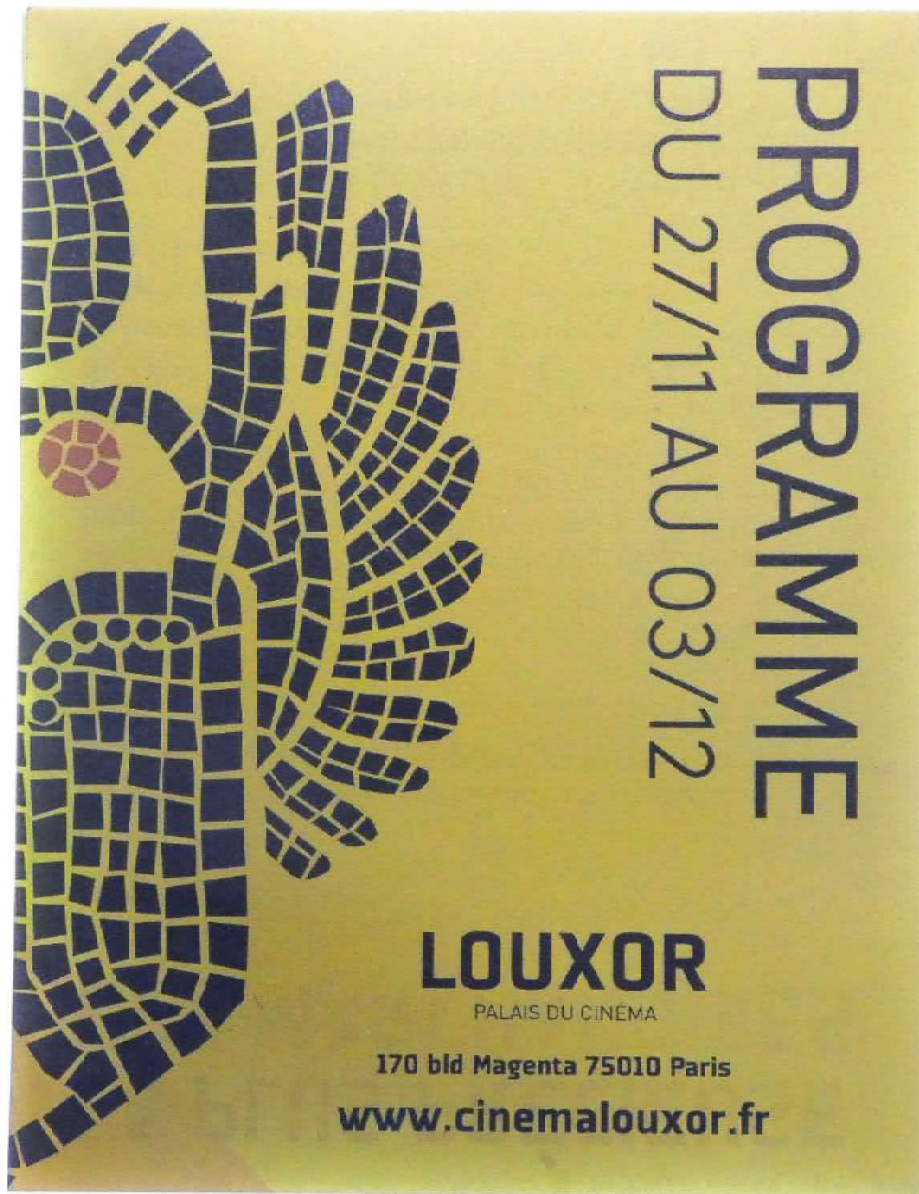
«Quand je rentre dans la salle à chaque fois c'est une vraie émotion, on s'assoit, on commence par regarder la salle avant de regarder le film. [...] Je voulais justement que ce soit le Louxor, pas un autre cinéma, on a le plaisir de l'architecture avant et après le film. »

Philippe Pumain, architecte

CINÉMA

Programme du Louxor du 27/11 au 03/12 trouvé dans la rue à proximité du Louxor





«Quand je rentre dans la salle à chaque fois c'est une vraie émotion, on s'assoit, on commence par regarder la salle avant de regarder le film. Je voulais justement que ce soit le Louxor, pas un autre cinéma, on a le plaisir de l'architecture avant et après le film.»

Philippe Pumain, architecte



«Ils étaient à peu près 1000 par séance, cela n'a rien à voir avec la projection d'un film aujourd'hui. Il y avait un orchestre à demeure, la fosse d'orchestre est toujours là. C'était un vrai spectacle avec une première partie, des acrobates et des magiciens qui étaient sur scène.»

Charles Tesson, critique et historien

En 1921, l'entrepreneur Henry Silberberg fait construire le Louxor, un cinéma d'exception niché au croisement des boulevards de Magenta et de La Chapelle. Inspiré par la fascination européenne pour l'Égypte ancienne après la découverte du tombeau de Toutankhamon, Silberberg confie la décoration de la façade et des intérieurs à l'architecte Gustave Umdenstock et au décorateur Amédée Tiberti. Les mosaïques éclatantes, les colonnes ornées et les motifs néo-égyptiens font alors du Louxor un des cinémas les plus spectaculaires de Paris.

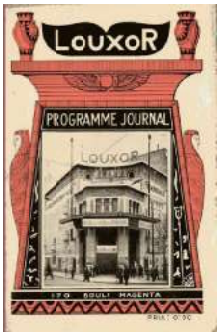
À son apogée, dans les années 1930, le Louxor projette des films muets et parlants, attirant une clientèle élégante de l'est parisien. Mais après la Seconde Guerre mondiale, le quartier évolue : Barbès devient un lieu de transit et de brassage culturel, marqué par l'arrivée des populations immigrées. Le Louxor s'adapte, diffusant des films populaires, notamment du cinéma indien et égyptien, qui séduisent un nouveau public.

Dans les années 1980, le déclin des grandes salles de quartier frappe aussi le Louxor. Transformé un temps en boîte de nuit, l'édifice ferme finalement ses portes en 1988, abandonné, victime de son époque. Cependant, sa façade mythique reste debout, figée dans les mémoires des habitants.

Ce n'est qu'en 2013, après une longue campagne de réhabilitation menée par la Ville de Paris, que le Louxor retrouve sa splendeur d'antan. Rénové dans le respect de son architecture d'origine, il devient un cinéma art et essai, accueillant à nouveau cinéphiles et curieux, témoins d'un siècle d'histoire au cœur de Barbès.



Le Louxor en 1929 dans une cité française de cinéma



Programme de 1924



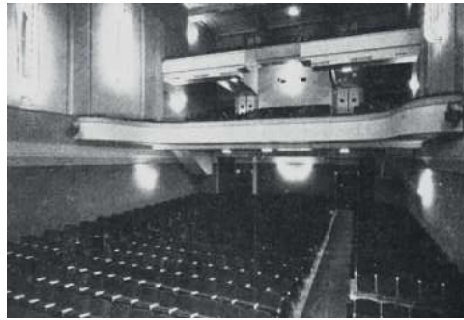
Programme de 1921



Cinéma le Palais Rochechouart en 1918



Le Louxor en 2010



La salle du Louxor en 1954



Cinéma le Delta en 1950



Le Louxor en 1922



Le Louxor en 2024

«A cette époque, les immigrants arrivaient avec le cinéma de leurs pays. (...) J'aimais beaucoup l'idée que, non seulement on migre, on vient en France, mais on amène aussi le cinéma qu'on aime, comme quelque chose qui se rapporte à la mémoire [...]. Les films populaires étaient un peu méprisés, on ne pouvait les voir qu'au Louxor et je trouvais ça très passionnant et vivant de voir ce tissu de diversité du cinéma amené grâce à l'immigration.»

Charles Tesson, critique et historien du cinéma

Le Louxor était l'un des emblèmes de cette époque florissante. Mais il n'était pas seul, le Palais-Rochecrouart, situé à quelques pas, attirait également les foules avec son architecture imposante, tandis que des cinémas plus modestes, comme Le Delta, servaient de refuge pour les films de répertoire ou les séances nocturnes. Dans les années 1970, alors que les vagues migratoires redessinent le paysage de Barbès, les cinémas deviennent aussi des espaces où les nouvelles communautés trouvent des représentations culturelles. Les films indiens, maghrébins ou africains y trouvent leur place, reflétant les aspirations et les récits des diasporas.

La réouverture du Louxor en 2013, après des décennies d'abandon, a marqué un tournant. Restauré avec soin, il témoigne de l'attachement des habitants à leur patrimoine cinématographique. À travers une programmation éclectique et des initiatives culturelles, il tente de recréer ce lien entre le cinéma et le quartier, en célébrant sa diversité culturelle et son histoire.

«J'ai été contacté par des associations de quartier, telles que Action Barbès ou Histoire et Vies du 10e. En 2003, tout ce qu'on a trouvé de mieux à faire, ça a été de faire une grande manifestation, on n'avait jamais vu ça pour un vieux cinéma. qu'il y a une volonté populaire derrière

Emmanuel Papillon, directeur du cinéma Louxor

Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès: Brasserie (page 10-15), voir Cinéma (page 34-39)

Culture : Raï (page 16-21)



Au 4 boulevard de Rochechouart, l'ancien magasin Tati est en pleine transformation. La façade, autrefois marquée par le célèbre damier rose et blanc, est entièrement ravalé. Les anciennes enseignes lumineuses, bien que partiellement visibles, sont ternies et marquées par le temps. Les lettres géantes de «TATI», en partie effacées, témoignent encore de l'histoire du lieu. À l'intérieur, les travaux sont en cours. Le sol, débarrassé des anciens carreaux usés, est jonché de débris de chantier. On distingue des câbles suspendus et des structures provisoires pour soutenir les plafonds. Les ouvertures, maintenant obstruées par des planches ou des bâches, ne laissent filtrer qu'une faible lumière, donnant un aspect brut et en cours de réhabilitation à l'ensemble.

« Moi, t'as vu, j'ai grandi dans ce quartier, et depuis tout petit, j'allais au Tati faire mes courses avec ma mère. (léger rire) Tous les gens du quartier vont te le dire, c'était emblématique. Même les gens de banlieue, pour eux, c'est le Tati de Barbès.»

Djema, 22 ans, serveur de la Brasserie Barbès

GRAND MAGASIN

Sac de type caba reprenant le motif Tati trouvé dans les commerces du quartier de Barbès





« Tati c'est un temple »

« j'achète en grosse quantité et je les revends à Dakar »

« Tout doit se vendre comme des patates »

« Tati les prix les plus bas »

« je vais tout les vendredi chez Tati »

« vous choisissez avec les doigts, pas avec les yeux »



Et qu'est-ce qu'ils vont en faire ? Un café, de ce que j'ai entendu, hein. (air incertain)
Mais euh... pour l'instant, c'est fermé. Le Tati, ça fait des années que c'est fermé.»

Djema, 22 ans, serveur de la Brasserie Barbes

Jules Ouaki ouvre en 1948 le magasin TATI. Il propose des tissus et du prêt à porter à petit prix. Le magasin se démarque en brisant la frontière de la vitrine, et expose ses articles directement sur le trottoir en libre accès. Le succès est immédiat, Tati rachète plusieurs immeuble boulevard Rochechouart et devient petit à petit le monumentent le plus visité de Paris. Le magasin permet d'éliminer la prostitution grâce au rachat d'hôtel de passe et le développement de commerce concurrent Boulevard Rochechouart.

TATI devient un exemple de commerce et d'économie : acheter en gros, payer d'une traite, faire des petites marges et exposer les produits à portée de main des clients. L'enseigne traverse les frontières géographiques et culturels : le 104 diffuse des images du sac Vichy dans le clip « tonton du bled » et le rapporte au victoire de la musique en 2000. Barbès devient un sujet de mode et de haut couture : Le sacs Tati sont repris par Louis Vitton, la Collection Barbès par Jean-Paul Gautier casse les codes : le casting du défilé est constitué par des femmes de couleurs. La culture populaire se diffuse dans des milieux plus bourgeois. Tati devient bien plus qu'un magasin : c'est un symbole d'intégration et d'appropriation.

« Pendant les JO, il y a Jordan qui avait pris les locaux. Ils avaient fait une sorte de café en bas, en haut des expositions, et en bas aussi tu pouvais acheter les vêtements, faire de la musique.»

Djema, 22 ans, serveur de la Brasserie Barbes

Lors des JO Tati fut le lieu d'accueil d'un Pop de l'artiste Youssouf Fofana, le créateur de mode derrière le label Maison Château Rouge, en collaboration avec la marque Jordan. Aujourd'hui le sous-sol de Tati est inversé par les soirées du collectif U122AE.



Boulevard de Rochechouart en 1962



Jules Ouaki en 1980



Rue Dorsel en 1980



Le Louxor en 1922



Sac Barbes pas Louis Vuitton en 2007



Magasin Dufayel en 1870



Évènement Jordan et Tati en 2022



Tati en 2024



Projet de réhabilitation du Tati



Affiche publicitaire du magasin Dufayel en 1908

« On traîne à Barbès, pas loin du Tati, entre les p'tits frères et les grands qui guettent la police, des sacs plein les bras, on remonte vers Château-Rouge. »

Scred Connexion, Chanson «La Scred se lève», 2000

L'anexion de Montmartre et de la Goutte d'Or à Paris en 1860, lors des travaux haussmanniens, marque une nouvelle ère. Ces quartiers deviennent des espaces de logement pour les ouvriers venus de province pour participer à la métamorphose de la capitale. La création du boulevard Barbès, artère majeure, dynamise la zone. Avec des hôtels bon marché et des logements pour célibataires, ces quartiers se prêtent à l'accueil des vagues migratoires successives.

Le magasin Crespin-Dufayel, créé par Monsieur Crespin et développé par Georges Dufayel, était un lieu emblématique de Paris. Il offrait une grande variété de produits, comme des meubles et des objets de décoration. Georges Dufayel révolutionna les achats en introduisant le crédit à la consommation. Cette méthode permettait aux clients de payer en plusieurs fois, rendant les produits accessibles aux populations ouvrières. On surnommait le magasin «printemps des classes populaires». En plus des ventes, le magasin proposait des expositions et des loisirs, devenant un symbole de la modernisation du commerce au début du XX^e siècle.

«La fermeture de Tati Barbès a laissé un vide immense dans le quartier. Pour les habitués, c'était plus qu'un magasin, c'était un lieu de vie, une sorte de marché permanent où l'on pouvait croiser des gens de tous horizons. Aujourd'hui, le quartier a perdu une part de son âme.»

Emmanuel Papillon, directeur du cinéma Louxor

Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès: Brasserie (page 10-15), voir Cinéma (page 34-39)



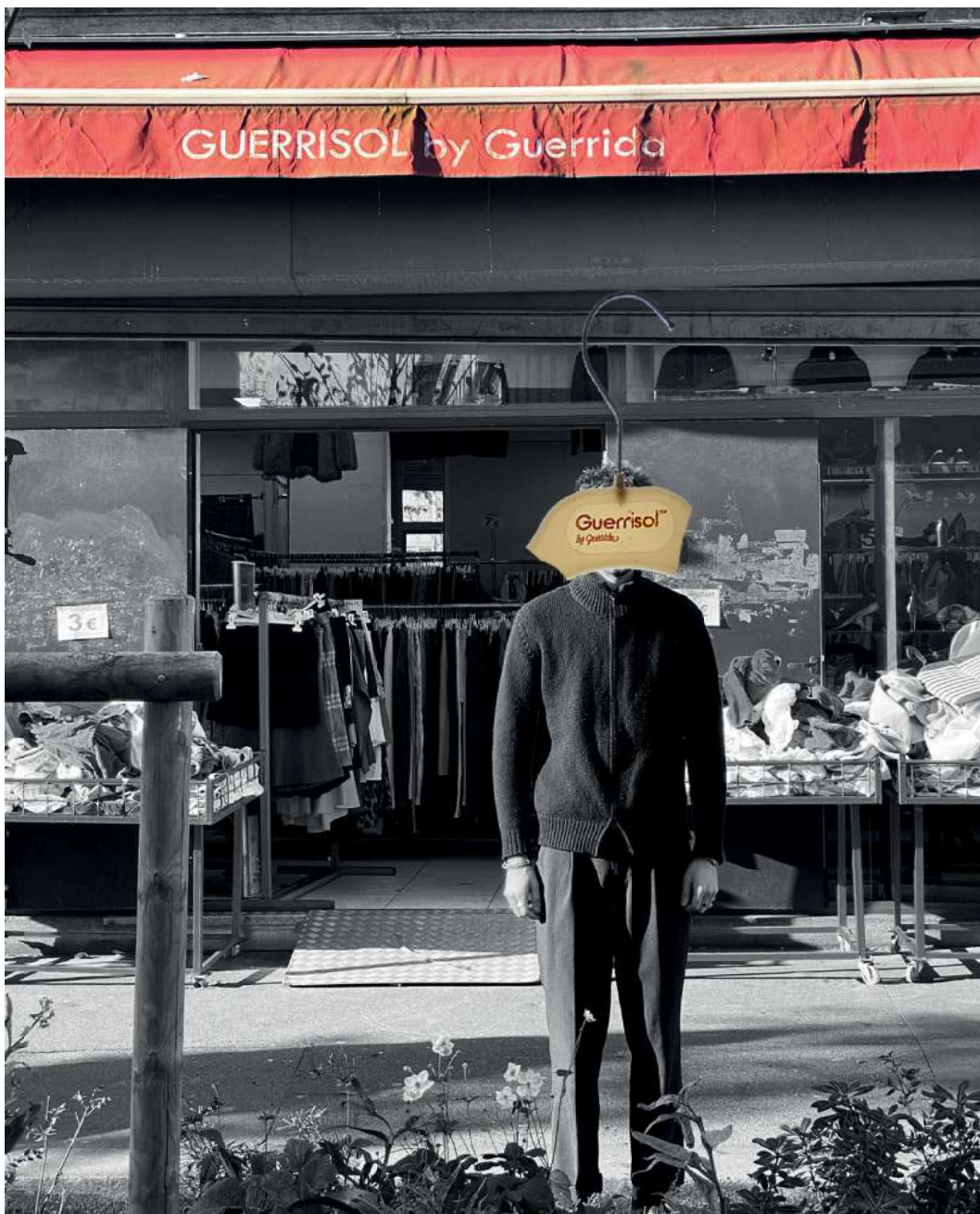
Fleurs synthétiques dans la rue, à proximité d'une boutique d'articles de mariage et de l'ancien TATI

MARIAGE



Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès : Grand Magasin (page 40-45),
voir Cigarettes (page 22-27)



Morceau de cintre Guerrisol trouvé dans les par-terre de plante, à proximité d'une boutique Guerrisol

TEXTILE



Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès : Grand Magasin (page 40-45),
voir Raï (page 16-21)



Tiquets de retrait trouvés en grande quantité à proximité de la banque LCL de Barbès

BANQUE



Sujet transversal :

Carrefour routier principal de Barbès : Grand Magasin (page 40-45),
voir Raï (page 16-21)

Voir Cigarettes (pages 34-39)



Tiquets de jeux à gratter trouvés en grande quantité dans des amas de déchets dans le quartier de Barbes

JEUX A GRATTER

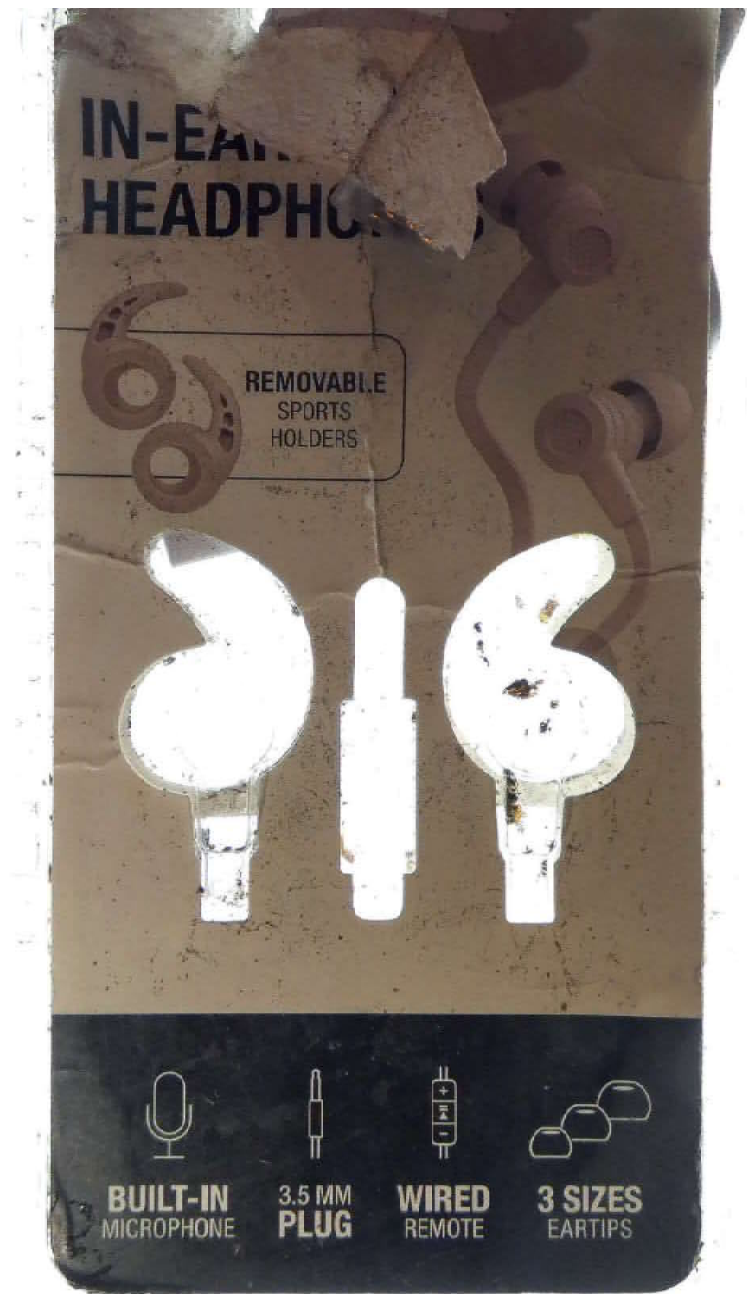


Sujet transversal :
Voir Banque (page 50-51)
Voir Brasserie (pages 10-15)



Amballage d'écouteurs filaires trouvé dans une poubelle du boulevard Rochechouard

TELEPHONIE



Sujet transversal :
 Voir Banque (page 50-51)
 Voir Cigarettes (pages 22-27)



Léopold GOUZE
Maud CRIVELLE
Noé LÉAUTÉ